

Résolution de l'énigme n° 7

Nous voici devant la *Fresque des Québécois*. C'est le titre de l'œuvre. Voyons voir : Fresque ? Québécois ?

Parlons d'abord de la tradition de la fresque, puis du mur de la Maison dite Soumande, du support à peinture, du travail qu'on y a fait.

Puis on parlera du récit de cette machine à conter. Que raconte la *Fresque des Québécois* ?

La fresque, un art ancien

L'art le plus ancien dont on a pu retrouver des exemples semble bien être la sculpture. La [Dame de Brassempouy](#), la [Vénus de Willendorf](#) remontent à 25 000 - 30 000 ans.

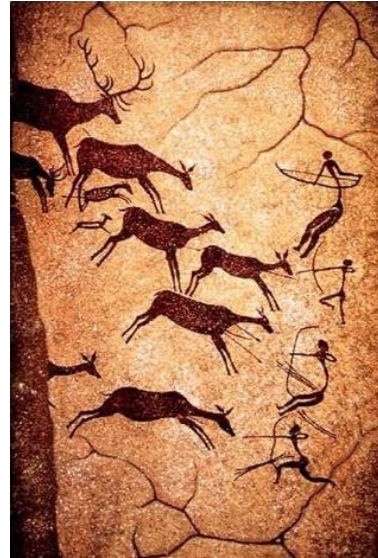


Dame de Brassempouy



Vénus de Willendorf

Les premières fresques qu'on connait ont entre 20 000 et 25 000 ans. [Grotte de Lascaux](#), au Périgord, sud de la France. Une caverne. Des peintures aux murs et au plafond d'une grotte. Ce sont les œuvres de nos ancêtres Cro-Magnon, qui nous montrent des êtres humains qui vivent, chassent, mangent, fêtent, angoissent, meurent comme nous.



Un peu plus tard, ou plus près de nous si vous voulez, entre 12 000 et 17 000 ans, dans la [grotte d'Altamira](#), près de Santander, sur le chemin de Compostelle, ou dans la grotte de Castellon de la Plana, près de Valence, d'autres ancêtres produisent d'autres fresques. Elles racontent elles aussi l'activité de l'être humain, en particulier son combat permanent pour survivre, pour vivre.



Petit à petit, les archéologues vont recenser des dizaines de ces grottes décorées de fresques à travers l'Europe, et ailleurs.

La fresque est donc un art très ancien, étroitement associé à l'histoire de l'humanité. On saisit tout de suite la différence avec des arts plus récents comme, par exemple, la peinture de chevalet, le vitrail et autres.

Et c'est un art qui raconte, probablement plus explicitement que tout autre, l'aventure humaine ; donc, d'une certaine manière, un art plus radicalement anthropologique que tout autre art en ce qu'il décrit la vie au quotidien, les fascinations et idées dominantes du temps, les relations étroites de l'être humain avec son univers, sa religion, ses peurs, ses besoins, et d'abord avec son propre groupe.

Vous avez peut-être eu la chance de visiter Knossos, qui remonte à 4 000 ou 5 000 ans, ou Pompéi, 2 000 à 2 500 ans. D'autres fresques. D'autres récits de rituels et d'histoire locale.

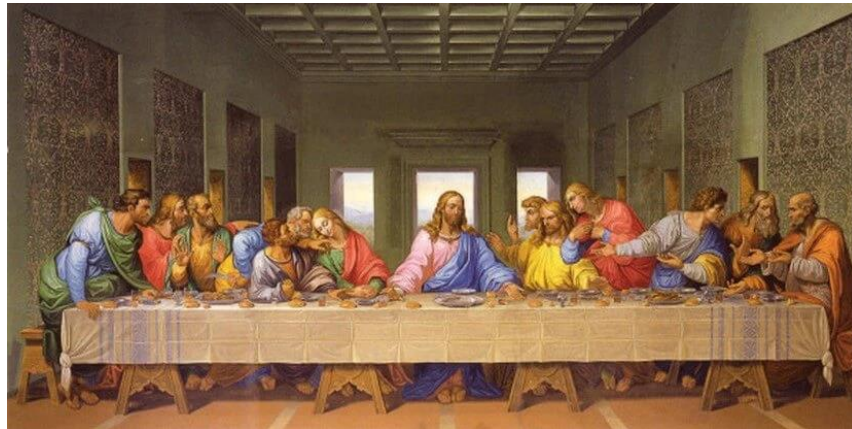
La [Sixtine](#). Le récit de la création du monde et de toute la dogmatique chrétienne qui encadre l'Europe du XV^e siècle. Mais aussi un spectaculaire trompe-l'œil.



La voûte de la chapelle Sixtine

Et voici une fresque réservée aux privilégiés et qui, déjà, nous prépare à notre *Fresque des Québécois*, à cause précisément de sa magie du trompe-l'œil, je réfère à *La Cène* de Léonard de Vinci au couvent des Dominicains de Milan. Trompe-l'œil, en effet, car le plancher, les murs et le plafond dans cette fresque prolongent le réfectoire réel du couvent, conviant ainsi les convives dominicains réels au dernier repas du Christ avec sa communauté. Les Frères prêcheurs, assis à la table du réfectoire, participent au dernier

repas de leur Dieu. Le trompe-l'œil consiste à produire l'illusion de la présence réelle d'un lieu ou d'un objet à partir d'un travail sur la perspective. L'artiste travaille sur la perception du spectateur. La surface est plate, mais le spectateur est amené à voir, à penser en profondeur. Cette technique de peinture est une ruse, au fond. Elle se donne pour objectif d'amener le spectateur dans le tableau, de se joindre aux personnages de la peinture.



La Cène (1495-1498) de Léonard de Vinci

Vous êtes peut-être allés au Musée National des Beaux-Arts de Québec cette année, entre deux confinements ? L'expo Frida Kahlo/Diego Rivera s'ouvrait sur une reproduction de la grande fresque de Rivera *Rêve d'un dimanche après-midi dans le parc Alameda*, qu'il avait peinte sur le mur d'un restaurant de l'Hôtel del Prado de Mexico, détruit par le séisme de 1985. C'est un grand récit historique et autobiographique. La composition, le mouvement, la couleur, la foule imprègnent l'œuvre d'une force extraordinaire, d'une vie débordante, d'une puissance émouvante. Un condensé de la vie des Mexicains et de leur histoire.



Rêve d'un dimanche après-midi dans le Parc Alameda, de Diego Rivera (1947-1948)

C'est bien là la nature de la fresque, comme on le dit, par exemple, des romans de Balzac ou de Michel Tremblay, qu'ils ont peint une fresque de leur monde : un récit ou une composition, un ensemble de récits, d'une bonne ampleur, qui s'impose par l'ampleur des moyens, par une multiplicité de personnages, souvent historiques, parfois additionnés d'êtres symboliques, visant à produire une image intégrée, synthétique d'une société, d'un peuple, de la condition humaine.

Et la fresque est un art éminemment social. Elle raconte un groupe social, comme on vient de le voir. Et elle s'adresse à tous. C'est évidemment le cas ici. Un immense mur aveugle parle à tous les passants, très nombreux dans ce quartier. Un espace a été aménagé pour permettre aux passants de se laisser parler. Pas besoin d'entrer dans un musée pour la voir, ou dans une église ou tout autre bâtiment. C'est public, sur une place publique, et ça s'adresse au public, gratuitement.

Fresque vient de l'italien *fresco*, frais, et désigne donc une peinture exécutée sur un enduit frais pour que les pigments de couleur soient intégrés à la surface du mur, qui assure ainsi à l'œuvre une grande durabilité.

Évidemment, cette technique n'a plus cours. Ici, pour cette *Fresque des Québécois*, on a d'abord refait le mur du bâtiment, devenu trop voyant à la suite d'incendies qui ont mené au rasage de ses voisins. 6 000 nouvelles briques, 60 tonnes de roches, 3 000 sacs de ciment. Puis, on a posé des couches d'apprêt pour camoufler les défauts de surface et pour faciliter l'adhérence de la peinture à l'eau sur la surface. 600 litres de peinture, 350 tons de couleurs, 200 pinceaux, 120 rouleaux, gracieuseté de la marque Laurentide.

Artistes québécois ?

La *Fresque des Québécois*. Faite par des Québécois ? En partie. Trois jeunes artistes de la région ont été ajoutés à l'équipe responsable du projet, une

équipe de Lyon spécialisée dans ce genre de travaux, Cité de la Création. Ces jeunes artistes québécois sont par ailleurs connus pour les fresques des piliers de l'autoroute Montmorency. Pierre Laforest est aussi celui qui a peint la scène du curé rendant visite à l'aubergiste Boidon dans le magasin Simon's de la côte de la Fabrique. Vous l'avez remarquée ?

Québécois ou Français, les artistes ont travaillé ici sur la base d'un programme établi par des experts. Le grand géographe Henri Dorion présidait le comité conseiller qui a établi le programme, le choix des personnages, l'évocation des saisons, les fortifications, les escaliers, le tonneau, les gamins qui jouent au hockey dans la rue, etc.

J'imagine que la représentation de nos quatre saisons dans la fresque a pu être suggérée par l'historien Jean Provencher, l'auteur des intéressantes *Quatre Saisons dans la vallée du St-Laurent*. Il était membre du comité conseiller. Sans surprise, on a ici privilégié l'été. Tous les touristes ne sont pas fous de nos hivers, même si on aime bien nos pentes de ski, notre carnaval et nos bons restaurants. Reste que beaucoup d'entre nous trouvent l'hiver difficile.



Une fresque qui raconte les Québécois

La *Fresque des Québécois*. Montrant ou représentant des Québécois ? Ça se complique un peu ! Champlain était-il Québécois ? En tout cas, il a voulu vivre ici, ardemment, passionnément. Il est mort ici. Idem pour Mgr de Laval, pour Marie de l'Incarnation, même pour Frontenac, tous morts ici, comme ils l'ont voulu. Talon et Dufferin mériteraient sûrement aujourd'hui le titre de citoyen honoraire de Québec pour leur apport exceptionnel à la ville.

Finalement, seul Jacques Cartier, notre « découvreur » ne serait pas « nous » dans notre fresque. Il est venu dans le golfe en 1534, mais semble ne pas avoir vu le fleuve. On ne sait pas trop ce qu'il a découvert, puisqu'il a croisé des pêcheurs européens dans le détroit de Belle Isle. Découvreurs eux aussi ? Son comportement est à tout le moins un peu sauvage : il enlève deux jeunes Amérindiens avant de s'en retourner à Saint-Malo. Il est revenu l'année suivante, avec deux idées en tête : trouver le Royaume du Saguenay et son or, et trouver une route pour la Chine. Peut-être avait-il planifié de passer l'hiver à Stadaconé, mais ce fut un hiver si horrible qu'on cherche un peu son plan. Il repart en enlevant cette fois, non pas deux, mais une dizaine d'Amérindiens, qui vont mourir très vite en France. Quand il revient une troisième fois, avec 5 bateaux, en 1541, il s'installe à Cap-Rouge avec un mandat explicite de colonisation, avec animaux, graines de semence et... 200 à 300 personnes. Se promenant sur le coteau de Québec, il subit le mirage des diamants du cap. Et il repart le printemps suivant avec ce qui reste de sa colonie et avec une cargaison de cailloux, fuyant Roberval venu le rejoindre. Eh, oui, faux comme les diamants du Canada. Ici, on lui a rendu bien des honneurs, et d'abord celui des manuels scolaires, mais on ne savait pas tout...

Et son portrait, alors ? On n'a pas de portrait de Jacques Cartier de son vivant. Le portrait qu'on reproduit ici comme ailleurs est de Théophile Hamel. 1848. On pense que Hamel s'est inspiré d'une copie d'un tableau de François Riss, peint vers 1830-40, commandé pour l'Hôtel-de-Ville de Saint-

Malo, et que Hamel aurait vu au cours d'un séjour en France. Cet hôtel de ville a été détruit durant la guerre de 1939-45 et le portrait de Cartier a disparu. Il faut se rappeler ici que Cartier était à peu près oublié de tous jusqu'à l'édition de ses récits de voyage en 1843. L'échec de ses trois voyages au Québec avait beaucoup déçu François 1er, qui l'a par la suite ignoré. Enfermé dans son manoir de Limoëlou, il y est mort de la peste, sans enfant. Parlant de son portrait par Hamel, un auteur cite une référence à Louis-Félix Amiel (1802-64) qui a peint Charlemagne, Pépin le Bref et autres empereurs et rois qu'il rencontrait fréquemment ! Un autre recommande Hamel à Jean-Antoine-Théodore Gudin (1802-1880), un peintre de marines ; il est vrai que Hamel a placé Cartier sur un bateau ! Mouais ! Un autre encore pense que Hamel s'est inspiré du lithographe Charles-Auguste Lemoine (1822-1869). Bref, tous des contemporains de Hamel, qui n'ont pas vu Cartier plus que lui.

Je vous demandais si le portrait de Champlain était « ressemblant ». Mon piège était évidemment trop gros pour que quiconque y mette le pied. Il n'existe aucun portrait de Champlain réalisé de son vivant. Si ça existait, ça se saurait. On a un portrait « inventé » au XIX^e siècle quand un éditeur français de gravures lance une série sur des aventuriers célèbres.



Michel Particelli, 1654 (Montcornet)



Samuel de Champlain, 1854 (anonyme)

Le Champlain qu'on connaît est [Michel Particelli](#), *seigneur Demery, de Thoré et de Tanlay, conseiller du Roy en ses conseils, contrôleur général de ses finances*. Admiré et soutenu par le cardinal Richelieu et par son successeur le cardinal Mazarin, il deviendra ministre d'État. Les marchands de Paris, qu'il taxait, auront sa tête en 1648, ce qui ne l'empêchera pas de se faire portraiturer par Balthasar Montcornet en 1654. Sans ride, un peu bouffi, moustaches retroussées et cirées, barbiche en pointe bien taillée, pourpoint bien ajusté, rabat empesé, on voit mal comment ce personnage serait l'homme qui a traversé 25 fois l'Atlantique, parfois dans les pires conditions, canoté jusqu'aux Grands Lacs, portagé 100 fois, dormi 100 nuits à l'abri de son canot, vécu à Québec des hivers horribles dans un total inconfort, etc. Dans les années 1850, le lithographe imprimeur Villain et l'éditeur Massard lancent leur série de lithos sur les grands aventuriers du passé. On n'a pas de portrait de Champlain ; qu'à cela ne tienne, on en trouve un aux archives, qui fera l'affaire. Après tout, Particelli est un contemporain de Champlain... On remplace le paysage italien par un château sur le Cap-aux-Diamants, on reverse l'image, et le tour est joué. Détail : on remplace la signature de Montcornet par une de Ducornet, un peintre de l'époque des faussaires, sans bras, et qui peignait en tenant ses pinceaux avec sa bouche et ses orteils. Et Pierre-Louis Morin, arpenteur et dessinateur, envoyé en France en 1853 par le gouvernement du United Canada pour copier des documents anciens reliés aux origines du pays, revient en 1854 avec cette gravure de Champlain-Particelli. On ignore sa contribution exacte à ce portrait. D'aucuns le soupçonnent même d'être à l'origine du faux. Une dizaine d'années plus tard, le peintre Théophile Hamel copie la gravure. C'est cette image de Champlain par Hamel qu'on voit partout. La supercherie sera découverte par hasard en 1904 au Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale à Paris. J'ai vu dans les manuels scolaires de mes petits-enfants qu'aujourd'hui on leur dit que ce portrait est un faux.

Frontenac se ressemble-t-il ? Livernois a pris une photo en 1866 ou 67 d'une gravure d'un faux portrait de Frontenac sur son lit de mort. Donc, pas plus de portrait de Frontenac que de Cartier ou de Champlain.

Mais on a un portrait de sa femme, surnommée La Divine, qui est toujours restée à Versailles tandis que son mari a passé près de 20 ans ici. Quand il est mort en 1698, probablement au couvent des Récollets sur la Place d'Armes, on a chargé un humble récollet d'aller porter son cœur à sa femme, ce que voyant, elle se serait exclamée: *Que voulez-vous donc que je fasse d'un cœur mort qui, vivant, ne m'a point appartenu ?* Blague d'un récollet facétieux ?



La belle lettre que Frontenac écrit au roi à son arrivée à Québec en 1672 lui paraîtrait aujourd'hui plutôt douce-amère : *Rien ne m'a paru si beau et si magnifique que la situation de la ville de Québec qui ne pourrait pas être mieux postée quand elle devrait devenir un jour la capitale d'un grand empire.* Eh oui, Québec a été la capitale d'un grand empire pendant 13 ans au moins, l'Empire britannique en Amérique. C'était au lendemain de la Guerre de la Conquête (1760, reddition de Montréal, ou 1763, Traité de Paris) et jusqu'à la Déclaration d'Indépendance américaine (1776).

L'intendant Jean Talon se ressemble. En tout cas, on peut le présumer, car celui-ci est copié fidèlement sur le portrait qu'a fait, en 1671, le récollet nommé Frère Luc, de son vrai nom : Claude François. Vous pouvez voir l'original à l'Hôtel-Dieu. Sa perruque dérange un peu quand on pense à la vie laborieuse de nos ancêtres. La portait-il dans ses déplacements en canot ? Ou dans sa brasserie ? Ou dans sa savonnerie ? Au lit ? En tout cas, dans cette *Fresque des Québécois*, c'est sa propre bière qu'il boit, brassée ici à Québec, sur l'emplacement même où la Boswell a prospéré et que la Dow a tué.

Vous voyez dans les hauteurs à droite deux religieuses, une ursuline et une augustine. Aucun portrait n'existe de l'augustine Catherine de Longpré. Elle suit sa sœur au monastère des Hospitalières de Bayeux dès 12 ans, elle fête ses 16 ans sur le bateau qui l'amène au Canada. On est en 1648. Les Augustines Hospitalières ont fondé l'Hôtel-Dieu de Québec en 1639. En 1639, Catherine de Longpré a 6 ou 7 ans. Elle n'est donc pas « fondatrice » de l'Hôtel-Dieu, comme l'indique par erreur le panneau derrière nous. On peut donc s'interroger sur sa présence dans cette fresque, qui compte trois autres religieuses. On tenait sans doute à signaler l'apport important des Hospitalières à notre histoire. Personnellement, j'aurais plutôt choisi Marie Rollet, ancêtre de trois ou quatre millions de Québécois et exilés, ou, alors, une fille du roi. On n'avait peut-être pas leurs numéros de téléphone...

Revenons à notre fenêtre, où Marie de l'Incarnation accompagne l'hospitalière. Le pape l'a nommée sainte après avoir vu la fresque... Quelle femme ! Le Musée des Ursulines possède un portrait d'elle au lendemain de sa mort, attribué à Hughes Pommier. Le musée possède aussi son masque mortuaire. Le masque mortuaire était de tradition pour les personnes importantes. On annonçait l'an dernier un projet de reconstitution numérique du visage de Marie Guyart à partir de ce masque. Trop tard pour la fresque.



Marie de l'incarnation (Hughes Pommier)

Il y a quelques jours, *Le Devoir* a publié un article de Jean-François Nadeau sur le retard dans la publication des résultats de ce projet. J'espère qu'on aura un jour l'occasion de se parler de cette femme absolument exceptionnelle, fine observatrice, bien informée, confidente de tous les intendants et gouverneurs, une écrivaine remarquable.

Ces deux religieuses à la fenêtre étaient des cloîtrées. C'est-à-dire clôturées. Enfermées. Elles ne devaient sûrement pas regarder comme ça à la fenêtre, mais il fallait bien les mettre en vitrine, n'est-ce pas ? On dit que le Concile de Trente (1545-63) a inventé l'enfermement des religieuses, mais, en fait, cet enfermement avait été décrété déjà depuis longtemps par Boniface VIII dès 1298. Toutes les communautés religieuses de femmes ont été soumises au cloître pendant plus de 600 ans. Le cloître sera déclaré « désuet » au Concile Vatican II en 1965. De très rares communautés de contemplatives survivent encore cloîtrées aujourd'hui. Les monastères d'hommes n'ont jamais été cloîtrés. Sauf par choix.

Il faut imaginer que Mgr de Laval avait cet air dans son grand âge, car on a ici une reproduction fidèle. On a au moins deux portraits de lui de son vivant. Le premier remonte au moment où il retourne à Paris en 1671 pour y être sacré évêque, car il était venu ici en 1659 avec le titre de Vicaire apostolique seulement. Ce portrait se trouve au Grand Séminaire. L'autre a été peint ici vers 1700, alors que Mgr de Laval a près de 80 ans. Ce portrait est exposé à l'évêché. D'autres images de l'évêque existent, mais ce sont des copies avec variantes du XIX^e. François-Xavier Garneau dit de Mgr de Laval qu'il était *un être absolu*. Quel personnage ! Permettez que je le garde pour notre dernière énigme de cette visite virtuelle, quand nous arriverons en haut de la côte de la Montagne, devant son monument.

On a des photos des deux religieuses québécoises qu'on rencontre ici dans la rue, près de la porte Chaussegros-de-Léry. Par permission laborieusement négociée, ces religieuses échappaient au cloître dans l'exercice de leur profession, mais deux à deux, et se « re-cloîtraient » leur travail terminé. Ici, Marcelle Mallet, fondatrice des Sœurs de la Charité de Québec, communauté fondée par Marguerite d'Youville à Montréal, est accompagnée par Marie Fitzbach, une fille de Saint-Vallier, d'abord sœur de la Charité, puis fondatrice des Sœurs du Bon-Pasteur. L'une est décédée en 1871, l'autre en 1885.

Entre parenthèses : la porte de la ville est nommée ici Chaussegros-de-Léry. Ce nom rappelle que les fortifications actuelles de la ville ont été conçues par l'ingénieur Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry dans les dernières années de la Nouvelle-France.

Revenons à nos personnages. Des photos ont servi aux portraits, ici, de Desjardins, Dufferin, Papineau, Garneau, Lacoste-Frémont et, évidemment, Leclerc.

Louis Jolliet, un vrai Québécois

Louis Jolliet ne s'est pas fait photographe, vous vous en doutez bien ! Le petit gars de Québec qui avait descendu le Mississippi à la recherche de la mer de Chine et convaincu les rois de France de ne plus chercher la Chine à travers l'Amérique, qui était monté à la Baie d'Hudson en canot avec son frère Zacharie, qui touchait l'orgue à la cathédrale quand il y était, a disparu en 1700 en se rendant dans sa seigneurie de l'île d'Anticosti. Son fils parti à sa recherche a disparu comme lui. J'ai même lu que l'un de ses petits-fils parti à la recherche de son père et de son grand-père serait disparu comme eux. À prendre avec un grain de sel...car je n'ai pas vu le document original.

Je vous ai posé plusieurs questions sur l'accoutrement de Jolliet. Ses bottes, son chapeau, son manteau, ses gants étaient-ils *made in Québec* ? J'espère que vous avez pris mes questions au sérieux. En 1675, après son retour de l'expédition au Mississippi, Louis Jolliet épouse Claire-Françoise Bissot. Claire est la fille de François Bissot et ce Bissot est tanneur à Pointe-Lévy, le premier fabricant de chaussures en Nouvelle-France. Dès 1668, il fabriquait aussi des vêtements avec des peaux d'animaux, domestiques ou sauvages. L'intendant Talon, qui a fait venir des ouvriers spécialisés de France et qui a investi dans la tannerie de Bissot, est tout fier d'écrire à Versailles pour annoncer l'autonomie vestimentaire de la Nouvelle-France. Le chapeau de Jolliet est sûrement en feutre de castor. Comme il n'était pas financé par l'État pour explorer le Mississippi, Jolliet avait fondé, avant de partir, une compagnie de commerce du castor pour se financer. Alors, *made in*

Québec, l'accoutrement de Jolliet ? Pourquoi n'aurait-il pas acheté ses vêtements de son beau-père au lieu de les commander en France et les attendre jusqu'à l'année suivante ? Et j'aime bien m'imaginer le beau Jolliet en carte de mode au service de son beau-père et de... l'industrie québécoise du vêtement... !

Vous avez remarqué le petit drapeau irlandais fixé à la poussette de l'enfant que sa mère amène au défilé de la St-Patrick ? Savez-vous comment ce drapeau s'est retrouvé là ? Durant la production de la fresque, des touristes irlandais ont fait remarquer que la fresque n'évoquait pas les Irlandais, pourtant venus nombreux vivre à Québec. Les artistes ont réparé l'oubli des experts.

Eh oui, dans la *Fresque des Québécois* on est plutôt blancs, n'est-ce pas ? Faut croire que la « genrisation » s'imposait en 1999, mais que la racisation n'était pas encore inventée. On n'avait apparemment pas de problèmes avec le mot commençant par N ni avec le mot commençant par S au temps de la Nouvelle-France ni vraiment davantage en 1999. Ici, il faudrait parler de l'histoire de l'esclavage, surtout de nos Panis du Kansas, 3 000 Amérindiens, souvent des enfants, objets de trafic entre les Français et les autres nations amérindiennes, mais il y a trop à dire, ce sera pour une autre fois. Cela dit, il y a quand même toujours 11 nations amérindiennes au Québec, toutes déjà là au temps de Champlain, sauf les Hurons et les Iroquois.

Du hockey en plein été

Et je crois bien reconnaître un jeune Amérindien dans le chandail des As de Québec, le chandail de Jean Béliveau évidemment, un pur produit de Québec. Et vous avez bien remarqué son bâton en bois Koho, absolument *made in Quebec*. Koho, c'est devenu « vintage », comme disent les journalistes spécialisés dans le snobisme, depuis que Reebok a bouffé cet équipementier québécois en même temps que CCM et autres. La *Fresque des Québécois*, c'est aussi ça. Le réfugié Stastny a bien bonne mine dans

son chandail bleu aux fleurs de lys. Imaginez : les Nordiques sont partis depuis 25 ans, et on est encore en colère. *La vente des Nordiques nous a coûté le référendum*, écrivait Mario Dumont dans le Journal de Québec la semaine passée... Même Ti-Guy Lafleur, le démon blond des Remparts, peut être fier de son CH. On n'a pas le temps d'expliquer ici le mot en H ; je vous invite plutôt à lire l'excellent article d'Élisabeth Laflamme que je donne en référence. Ce trio de jeunes sportifs installés en plein cœur de la fresque, qui pratique même au milieu de l'été ce sport qui nous passionne tous, un sport d'hiver, génère une dynamique, un sentiment d'appartenance, une affirmation identitaire, qui interpelle tous les spectateurs.

Évidemment, vous avez tout de suite deviné que la calèche, le jeune couple d'amoureux, le pagayeur, l'acheteuse de livres québécois, même les vitrines des libraires sont des invitations aux touristes. Et la petite fille assise au pied de l'escalier fait de la publicité pour les bailleurs de fonds de la *Fresque des Québécois* : la CCNQ, la Commission de la Capitale nationale du Québec, et la SODEC, la Société de Développement des Entreprises Culturelles.

Je vous avais posé une autre colle à propos des porteurs du tonneau. La chemise à carreaux, la casquette en toile de mon grand-père, la salopette avec bavette à bretelles de l'ouvrier d'autrefois, ils sont bien québécois. Du vin ? Du porto ? De l'eau ? Il y eut longtemps des porteurs d'eau à Québec. Presque jusqu'au XX^e siècle. Mais je les vois descendre et non monter à la haute-ville, et l'eau, on s'en approvisionnait en bas. Alors, quoi ? La semaine prochaine, nous serons dans la rue du Sault-au-Matelot. Nous allons alors beaucoup parler de tonneaux.

Si on se fie à cette fresque, les citoyens de Québec ne manquent pas de librairies. On identifie celle des frères Crémazie, dans la côte de la Fabrique, dans le voisinage de Simon's. Ces vitrines sont une stratégie pour raconter un bout de la vie culturelle des Québécois, pour nommer ses écrivains, ses artistes.

J'oubliais les chats. Vous avez vu le tigré à la fenêtre du dernier étage. Le noir est un chat de ruelle; il se cache derrière Jolliet.

Je vous posais la question dans l'énigme que je vous ai transmise il y a quinze jours : on n'imagine pas ce mur sans sa *Fresque des Québécois*. Résistera-t-elle longtemps à notre climat ? La grotte de Lascaux, peinte il y a plus de 20 000 ans, est désormais fermée au public pour... protéger sa fresque.

Immobile devant la *Fresque des Québécois*, il ne fait pas chaud ces jours-ci. Allez de ce pas vous chercher un bon café bien chaud chez Smith. Je vous attends. On poursuivra notre visite vers le nord, le Sault-au-Matelot.

Références sur la Toile

- Chagnon, Joanne, [Les Portraits de François de Laval](#), Revue Cap-aux-Diamants, 1993.
- [Dictionnaire biographique du Canada](#).
- Dumont, Mario, [La vente des Nordiques nous a coûté le référendum](#), [Le Journal de Montréal](#), 23 octobre 2020.
- Laflamme, Élisabeth, [Go Habs Go ! Les Habitants : plus qu'un surnom, une légende](#), Revue Québec français, 2003, n° 129.
- [Lascaux en bref](#)
- Lebel, Jean-Marie, [Le Portrait de Jacques Cartier](#), Revue Cap-aux-Diamants, 1998.
- Liebel, Jean, [Les faux portraits de Champlain](#), Vie des Arts, n° 112, 1983.
- Nadeau, Jean-François, [Verra-t-on le vrai visage de Marie de l'Incarnation ?](#), Le Devoir, 27 octobre 2020.

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 3 novembre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés

Un dernier coup d'œil à la fresque en trompe-l'œil

Deux intrus se sont invités dans la fresque des Québécois. Si vous les avez repérés et reconnus, faites-nous le savoir en nous écrivant à l'adresse jmdiongo@aqrp.ca.

